

« Pages liminaires »

Lionel Groulx

*Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 1, n° 1, 1947, p. 3-5.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801340ar>

DOI: 10.7202/801340ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## PAGES LIMINAIRES

*La revue, que nous offrons aujourd'hui au public, se présente comme la Revue de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. L'Institut est né le 13 décembre 1946. Ses lettres patentes portent la date du 10 avril 1947.*

*Une pensée toute simple lui a donné naissance. L'Amérique, nous ne l'apprenons à personne, est une colonie de l'Europe. Cinq nations d'outre-Atlantique ont jeté leur dévolu sur la partie septentrionale du jeune continent: les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Français, les Anglais. Les trois premières nations n'ont fondé que des établissements éphémères ou se sont tôt effacées comme grandes puissances colonisatrices. Seuls, à vrai dire, Français et Anglais restèrent côte à côte, et se sont disputé cette portion du nouveau monde. Par le traité de 1763 la France se laissait éliminer, sans pour autant quitter totalement la place. Par des survivances de son sang et de sa culture, elle restait fortement installée au Canada, et davantage aux Antilles où elle gardait un pied-à-terre, à proximité du centre des deux Amériques. Au Canada, ou plus exactement en Nouvelle-France, elle occupait la place depuis plus de deux siècles. Un moment même elle se crut de force à occuper toute seule l'Amérique du Nord. Dans les espaces neufs, elle s'était taillé un territoire aux proportions d'empire. Par le Saint-Laurent, par la charnière des grands lacs, elle détenait les positions-clés. Sur les deux rives laurentiennes, elle avait fondé une colonie de peuplement vigoureusement évoluée, où les historiens se plaisent à reconnaître une des plus parfaites images jamais projetées de soi par une métropole.*

*Rien de plus faux, en effet, que de mesurer l'influence de la France en Amérique ou la grandeur des vestiges laissés par elle, aux seuls espaces qu'elle y a occupés. Rappelons-nous qu'elle s'est livrée aux entreprises coloniales et a tenté d'atteindre sa part de sol américain, alors qu'en Europe elle atteignait à l'apogée de sa puissance, à l'un des sommets de la culture humaine. La France de Louis XIV n'a pas, comme d'autres*

*pays, cherché à fonder sa fortune dans l'exploitation des terres neuves; elle n'y a cherché qu'un supplément de richesse et de puissance. Nation industrielle et commerciale, sans doute, elle jouit pourtant, de par son sol et sa situation géographique, d'une économie mieux équilibrée que celle de la plupart de ses voisins d'Europe. Avant de se retirer de ses colonies, elle n'y a pas, non plus, comme d'autres métropoles, laissé le poison ou l'image déprimante de sa décadence. Elle a quitté l'Amérique, militairement vaincue, mais encore en pleine vigueur, toujours parée de sa royauté intellectuelle. C'est dire l'empreinte dont un pays de cette espèce et de cette maturité a pu marquer les terres vierges humanisées par lui. La première nation de l'Europe, première par la supériorité politique et militaire, et première surtout par l'esprit, ne pouvait coloniser comme les autres, imprimer au visage de l'Amérique la même effigie que les autres. Le fait français, par ce qu'il a été et par ce qu'il reste, forme donc un bloc historique à part, un fait de civilisation de caractère original. Ressaisir ce fait en ses traits communs, comme en ses diverses expressions historiques, le ressaisir surtout en son originalité, ainsi que l'on rajusterait ensemble les ossements épars d'un grand mort, l'œuvre nous a paru en valoir la peine. Oeuvre si vaste toutefois que seules la peuvent mener à bien des équipes d'historiens entraînées à travailler chacune sur son terrain, à s'entr'aider dans leurs recherches, à synthétiser leurs travaux par l'action d'un organisme central.*

*Ici apparaît le rôle de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française et de sa revue. L'Institut entend former, dans toutes les provinces du fait français, dirions-nous, des équipes de chercheurs, organisés soit à l'état de sections, soit à titre de membres-correspondants. L'Institut se propose encore d'offrir au public, ainsi qu'il vient de le faire, à l'Université de Montréal, un cours annuel sur l'une ou l'autre des questions d'histoire qui ressortissent à son domaine. Il aidera à la publication d'ouvrages historiques; il accordera son patronage, sa publicité à toutes les œuvres de valeur. La revue n'en constituera pas moins le principal lien entre les ouvriers de la même tâche. Elle leur fournira un centre, un foyer où exposer, échanger le fruit de leurs travaux et de leurs recherches. A des chercheurs, que l'habitude trop souvent prolongée du travail en clôture expose à se lasser, elle donnera un public; elle les stimulera par les échanges excitateurs du travail en commun. Aux abonnés de la Revue, aux amis de l'Institut, répandus un peu partout et en si d'humbles coins de nos pays français que, de les avoir trouvés là, nous a tant de fois, en*

ces derniers temps, si fortement émus, à tous ceux-là que l'histoire intéresse, la Revue essaiera de satisfaire à leur attente.

Pour y parvenir, voici de quoi se composeront ses livraisons trimestrielles à cent soixante pages chacune. Pendant un an ou deux, deux spécialistes y écriront, à tour de rôle, un chapitre de méthode historique, plus spécialement destinée à l'étudiant ou au chercheur canadiens. Nous voulons, par là, rétablir dans les esprits, la vraie notion de l'histoire, en faire mieux connaître les lois et l'austère discipline. Suivront deux, trois ou quatre études aussi fouillées que possible sur quelques points de l'histoire de l'Amérique française. Puis, la Revue accordera un large espace à la recension des ouvrages ou des articles historiques parus pendant le trimestre ou aux environs du trimestre. Écrites par des spécialistes, ces recensions ne pourront que relever, croyons-nous, la critique historique chez nous, et, par là-même, le niveau des ouvrages d'histoire. A chaque livraison la Revue publiera aussi quelques documents inédits qui feront la joie des chercheurs. Elle y ajoutera deux ou trois bibliographies sur divers sujets d'histoire canadienne, à l'adresse des étudiants en préparation de thèse. Enfin chaque livraison se bouclera par une chronique de la vie de l'Institut destinée à tenir nos membres éloignés et notre public au courant de l'activité et des progrès de l'œuvre.

Une entreprise de cette envergure, on le pense bien, ne peut réussir sans beaucoup de dévouement de la part de ceux qui en prennent la direction et sans de solides et actifs appuis, sans une large clientèle d'amis. Nous le déclarons tout net: pour vivre, la Revue a besoin d'un millier d'abonnés, à \$4.00 l'abonnement. A tout prix il nous faut trouver ces abonnés et il faut qu'on nous aide à les trouver. Les directeurs de l'Institut vont faire de leur mieux pour que l'entreprise ne soit pas une aventure, encore moins une déception. Nos amis nous ont généreusement aidés jusqu'ici. Nous savons qu'ils ne voudront pas nous manquer.

Lionel GROULX, ptre,  
Président de l'Institut d'Histoire  
de l'Amérique française.

N.-B.— On est prié de faire parvenir son abonnement au secrétariat de l'Institut: 261, avenue Bloomfield, Outremont, Québec.